

Cours sur Rousseau intégralement rédigé

Rousseau et la critique de l'état social.

1 – le projet de l'anthropologie rousseauiste.

Le premier auteur que nous allons aborder dans cette partie est un auteur qui s'est fait connaître en publiant un livre dont l'objectif fut de critiquer cette sortie de l'état de nature telle que nous l'avons exposée dans la première partie.

En 1755, Rousseau publie le fameux *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, également appelé *Second Discours*. Ce texte nous intéresse plus particulièrement puisque, comme son nom l'indique, l'auteur cherche à répondre à la question de l'origine du mal

Précisons tout de suite que l'entreprise de Rousseau se situe dans la perspective d'une **Théodicée** : écrire une Théodicée (la première fut écrite par Leibniz au 17ème siècle), c'est tenter d'expliquer l'existence du mal tout en défendant l'existence de Dieu. On comprend que le problème se pose : si Dieu existe, il est bon et tout puissant. Dès lors, pourquoi le mal et l'injustice existent-ils ?

A la question de l'origine du mal, une réponse traditionnelle existait : le mal existe en raison du péché originel, ce « dogme incompréhensible comme le nommait Pascal ».

La grande révolution rousseauiste consistera en une intuition, qui le conduira à s'écarter de cette explication traditionnelle. Plus précisément, il s'agira d'une illumination, selon les termes propres de Rousseau :

« J'allois voir Diderot alors prisonnier à Vincennes ; j'avois dans ma poche un mercure de France que je me mis à feuilleter le long du chemin. Je tombe sur la question de l'Académie de Dijon qui a donné lieu à mon premier écrit. Si jamais quelque chose a ressemblé à une inspiration subite, c'est le mouvement qui se fit en moi à cette lecture ; tout-à-coup je me sens l'esprit ébloui de mille lumières ; des foules d'idées vives s'y présentent à la fois avec une force, & une confusion qui me jetta dans un trouble inexprimable ; je sens ma tête prise par un étourdissement semblable à l'ivresse. Une violente palpitation m'opprime, souleve ma poitrine ; ne pouvant plus respirer en marchant, je me laisse tomber sous un des arbres de l'avenue, & j'y passe une demi-heure dans une telle agitation, qu'en me relevant j'appergus tout le devant de ma veste mouillé de mes larmes, sans avoir senti que j'en répandois. Oh, Monsieur, si j'avois jamais pu écrire le quart de ce que j'ai vu & senti sous cet arbre, avec quelle clarté j'aurois fait voir toutes les contradictions du système social ; avec quelle force j'aurois exposé tous les abus de nos institutions ; avec quelle simplicité j'aurois démontré que l'homme est bon naturellement, & que c'est par ces institutions seules, que les hommes deviennent méchants. Tout ce que j'ai pu retenir de ces foules de grandes vérités, qui dans un quart-d'heure m'illuminèrent sous cet arbre, a été bien faiblement épars dans les trois principaux de mes écrits, savoir ce premier discours, celui sur l'inégalité, & le traité de l'éducation, lesquels trois ouvrages sont inséparables, & forment ensemble un même tout. »

Rousseau, Lettre à Malesherbes, le 12 janvier 1762.

Quel est le responsable de l'existence du mal ?

→ comme pour le dogme du péché originel, il s'agit de l'homme. Mais à la différence du discours religieux, Rousseau affirme que l'homme est naturellement bon. En d'autres termes, sa nature n'est pas originellement corrompue – l'homme ne naît pas mauvais – *mais elle l'est devenue*.

C'est donc en raison d'une histoire dont il est lui-même l'acteur que l'homme est devenu méchant. Dans ce texte, Rousseau nous indique même ce qui précisément, dans l'histoire de l'homme, la corrompu : les institutions sociales : « c'est par ces institutions seules, que les hommes deviennent méchants ».

Rousseau répond donc à la question de l'origine du mal de la manière suivante :

→ c'est l'homme qui, par ses institutions politiques, se dénature et devient méchant.

Tout le *Second Discours* sera dès lors une tentative pour retracer cette histoire du *devenir* de l'homme.

Ce qui va amener Rousseau à distinguer deux états :

1 – l'état de nature : c'est l'état dans lequel l'homme se trouve lorsqu'il vit isolé. Rousseau parle du *sauvage*. Cet état de nature constitue l'état pré-civil.

2 – l'état civil : c'est, comme son nom l'indique, l'état de l'homme dès lors qu'il vit en société.

NB : il existe un contresens largement répandu sur la pensée de Rousseau, et qu'il faut prévenir ici.

→ Rousseau serait l'auteur **du mythe du bon sauvage** et, critiquant la société civile, inviterait ses contemporains à revenir à l'état de nature, à aller vivre dans les bois. C'est un contresens que commet notamment Voltaire, dans une lettre qu'il adresse à Rousseau suite à la parution du *Second Discours* :

« J'ai reçu, monsieur, votre nouveau livre contre le genre humain ; je vous en remercie. Vous plairez aux hommes, à qui vous dites leurs vérités, mais vous ne les corrigerez pas. On ne peut peindre avec des couleurs plus fortes les horreurs de la société humaine, dont notre ignorance et notre faiblesse se promettent tant de consolations. On n'a jamais employé tant d'esprit à vouloir nous rendre bêtes ; il prend envie de marcher à quatre pattes, quand on lit votre ouvrage. Cependant, comme il y a plus de soixante ans que j'en ai perdu l'habitude, je sens malheureusement qu'il m'est impossible de la reprendre, et je laisse cette allure naturelle à ceux qui en sont plus dignes que vous et moi. » **Voltaire à Rousseau**

Rousseau n'a jamais prétendu que l'état de nature avait existé. **S'il se réfère à un tel état c'est, en réalité, par souci méthodologique.** Rappelons que Rousseau cherche à écrire une histoire, celle du devenir humain – qui correspond, à ses yeux, à celle de la corruption de la bonté naturelle.

Or toute histoire nécessite un point de départ comme sa condition de possibilité → c'est la raison pour laquelle Rousseau fabrique un fait (=une fiction) pour rendre possible une histoire dont la seule leçon doit être tenue pour vraie : l'homme est responsable de son propre

malheur.

La fiction de l'état primitif, bien loin d'être un aveu de faiblesse, répond au besoin d'opposer au mythe du péché originel un discours rationnel permettant d'expliquer la condition malheureuse de l'homme moderne.

→ la preuve en est que pour Rousseau, il ne saurait y avoir d'homme à proprement parler qu'à partir du moment où l'individu existe en société, comme en témoigne ce texte du *Contrat social* :

Texte : il n'y a d'homme qu'en société.

« Ce passage de l'état de nature à l'état civil produit dans l'homme un changement très remarquable, en substituant dans sa conduite la justice à l'instinct, en donnant à ses actions la moralité qui leur manquait auparavant. C'est alors seulement que la voix du devoir succédant à l'impulsion physique et le droit à l'appétit, l'homme, qui jusque là n'avait regardé que lui-même, se voit forcé d'agir sur d'autres principes, et de consulter sa raison avant d'écouter ses penchants. Quoiqu'il se prive dans cet état de plusieurs avantages qu'il tient de la nature, il en regagne de si grands, ses facultés s'exercent et se développent, ses idées s'étendent, ses sentiments s'ennobliennent, son âme tout entière s'élève à tel point, que si les abus de cette nouvelle condition ne le dégradent souvent au dessous de celle dont il est sorti, il devrait bénir sans cesse l'instant heureux qui l'en arracha pour jamais, et qui, d'un animal stupide & borné, fit un être intelligent et un homme.

Réduisons toute cette balance à des termes faciles à comparer. Ce que l'homme perd par le contrat social, c'est sa liberté naturelle et un droit illimité à tout ce qui le tente et qu'il peut atteindre ; ce qu'il gagne, c'est la liberté civile et la propriété de tout ce qu'il possède. Pour ne pas se tromper dans ces compensations, il faut bien distinguer la liberté naturelle qui n'a pour bornes que les forces de l'individu, de la liberté civile qui est limitée par la volonté générale, et la possession qui n'est que l'effet de la force ou le droit du premier occupant, de la propriété qui ne peut être fondée que sur un titre positif. »

Rousseau, *Contrat social*, I, 6.

En prétendant que l'individu ne devient pleinement humain qu'à l'état civil, Rousseau s'inscrit dans la lignée des penseurs qui définissent l'homme comme un *animal politique* (= l'individu ne développe pleinement les potentialités qu'il porte en lui et qui en font un homme qu'à la condition de côtoyer d'autres hommes). Cette thèse s'accorde d'ailleurs parfaitement aux données de l'anthropologie. Songeons par exemple au cas de l'enfant sauvage (Victor de l'Aveyron). Voir le film de François Truffaut.

2 – la description de l'état de nature.

La description de l'état de nature occupe la première partie du *Second Discours*. Si Rousseau propose une description complète de l'homme naturel, notre sujet nous oriente plus précisément vers une analyse de ses dispositions morales. Souvenons-nous : Rousseau avait dit de l'homme qu'il était « naturellement bon ». Qu'en est-il ?

→ Rousseau parle de « d'innocence originelle ».

Starobinski : « l'homme primitif est bon parce qu'il n'est pas assez actif pour faire le mal. C'est un jugement rétrospectif du moraliste qui décide de cette bonté. L'homme de la nature, lui, vit « naïvement » dans un monde amoral, ou prémoral. La différence du bien et du mal n'existe pas pour sa conscience bornée. (...) Dans l'horizon limité de l'état de nature, l'homme vit dans un équilibre qui ne l'oppose encore ni au monde ni à lui-même. Il ne connaît ni le travail (qui l'opposera à la nature) ni la réflexion (qui l'opposera à lui-même et à ses semblables). (...) L'homme ne sort pas de lui-même, il ne sort pas de l'instant présent ; en un mot, il vit dans l'immédiat. (...) la sensation ouvre directement sur le monde, au point que l'homme sait à peine se distinguer de ce qui l'entoure. L'homme connaît alors un contact limpide avec les choses, et que l'erreur ne trouble pas encore : les sens, limités à eux-mêmes, non contaminés par le jugement et la réflexion, ne subissent aucune distorsion. De même que Rousseau donne rétrospectivement la qualification morale de la bonté à la situation prémorale, il attribue rétrospectivement une valeur de vérité à l'expérience préréflexive, qu'il suppose parfaitement passive. A cet état où l'homme est supposé vivre en deçà de la distinction du vrai et du faux, Rousseau accorde le privilège de la possession immédiate de la vérité. (...) La façon dont Rousseau parle de la « vérité des sens » n'est pas différente de ce que propose la philosophie de Condillac, pour qui l'erreur ne commence qu'au moment où nous jugeons les données sensibles ».

Nous pouvons caractériser l'homme de l'état de nature par 3 points :

1 - c'est un être dénué de réflexion. Il ne juge pas, ne compare pas. Il est incapable de vrai et de faux, puisqu'il est limité à la vie sensible, immédiate. Dans la mesure où l'homme isolé ne réfléchit pas, il fait l'expérience d'un contact immédiat, limpide avec les choses.

2 – cet être ne travaille pas. Il satisfait immédiatement, et par lui-même, à tous ses besoins.

3 – cet être dispose de deux principes :

a - **L'amour de soi** : L'amour de soi est une **passion primitive**, dit Rousseau. Le primitif est ici l'originaire, ce qui est premier dans l'ordre des déterminations naturelles. Il est antérieur à la raison car si celle-ci implique certaines conditions pour se développer, en particulier des conditions sociales (langage, éducation), l'amour de soi renvoie à **la spontanéité** dans ce qu'elle a de vital. Tout être vivant tend à persévérer dans son être c'est-à-dire à rechercher ce qui satisfait ses besoins et ses désirs et à fuir ce qui menace son expansion.

C'est là son inclination naturelle et sa préoccupation majeure. **Il s'agit du souci de conservation, de l'effort pour prendre soin de son être.**

b – **la pitié** : il s'agit d'un sentiment naturel, également « antérieur à toute réflexion ». **C'est une répugnance innée à voir souffrir autrui.**

→ **Attention**, cette pitié n'est pas véritablement *morale*. Il s'agit d'un sentiment dont Rousseau écrit qu'il est antérieur à toute réflexion. L'individu ne l'éprouve pas parce qu'il se dit en lui-même qu'il fait l'expérience de quelque chose d'immoral. C'est instinctif.

→ ici, il faut noter que Rousseau s'oppose à Hobbes, pour qui l'état de nature est un état de guerre. Il faut comprendre que Hobbes écrit dans le contexte des guerres civiles religieuses. Or Rousseau l'accuse d'illusion de récurrence : le philosophe anglais projetterait à l'état de nature la condition de l'homme non pas naturel, mais déjà déformé par la société.

3 – le passage à l'état civil

Notes :

Starobinski : « *l'homme primitif perd le paradis de la pure sensibilité, d'une façon progressive et irréductible. Dans ce processus, Rousseau attribue un rôle capital à la lutte contre les obstacles naturels. Les modifications psychologiques ne viendront qu'après l'utilisation des outils. Chronologiquement, c'est le travail et le faire instrumental qui précèdent le développement du jugement et de la réflexion.* »

Voir Rousseau :

« Telle fut la condition de l'homme naissant ; telle fut la vie d'un animal borné d'abord aux pures sensations, et profitant à peine des dons que lui offrait la nature, loin de songer à lui rien arracher ; mais il se présenta bientôt des difficultés ; il fallut apprendre à les vaincre... Les armes naturelles qui sont les branches d'arbres, et les pierres, se trouvèrent bientôt sous sa main. Il apprit à surmonter les obstacles de la nature, à combattre au besoin les autres animaux, à disputer sa subsistance aux hommes mêmes, ou à se dédommager de ce qu'il fallait céder au plus fort. »

→ *de nouveaux obstacles obligeront les hommes à agencer de nouveaux outils, moins « naturels » que les branches et les pierres : la distance s'accroît ainsi entre la nature et l'homme, distance créée par l'artifice auquel celui-ci recourt pour mieux dominer son milieu :*

« Des années stériles, des hivers longs et rudes, des été brûlants qui consomment tout, exigèrent d'eux une nouvelle industrie. Le long de la mer et des rivières ils inventèrent la ligne et le hameçon, et devinrent pêcheurs et ichthyophages. Dans les forêts ils se firent des arcs et des flèches. »

→ *de cette lutte qui oppose activement l'homme au monde résultera son évolution psychologique. La faculté de comparer le rendra capable d'une réflexion rudimentaire : il saura apercevoir des différences entre les choses, il se saura différent des animaux, il se verra dans sa supériorité, et déjà surgit un vice : l'orgueil.*

« Cette application répétée des êtres divers à lui-même, et les uns aux autres, dut naturellement engendrer dans l'esprit de l'homme les perceptions de certains rapports. Ces relations que nous exprimons par les mots de grand, de petit, de fort, de faible, de vite, de lent, de peureux, de hardi, et d'autres idées pareilles, **comparées au besoin**, et presque sans y songer, produisirent enfin chez lui quelque sorte de réflexion, ou plutôt une prudence machinale qui lui indiquait les précautions les plus nécessaires à sa sûreté.

Les nouvelles lumières qui résultèrent de ce développement augmentèrent sa supériorité sur les autres animaux, en la lui faisant connaître (...) c'est ainsi que le premier regard qu'il porta sur lui-même y produisit le premier mouvement d'orgueil ; c'est ainsi que sachant encore à peine distinguer les rangs, et se contemplant au premier par son espèce, il se préparait de loin à y prétendre par son individu ».

(...) Sitôt que les hommes eurent commencé à s'apprécier mutuellement et que l'idée de la considération fut formée dans leur esprit, chacun prétendit y avoir droit, et il ne fut plus possible d'en manquer impunément pour personne. De là sortirent les premiers devoirs de la civilité même parmi les sauvages, et de là tout tort volontaire devint un outrage, parce qu'avec le mal qui résultait de l'injure, l'offense y voyait le mépris de sa personne souvent plus insupportable que le mal même. C'est ainsi que chacun punissait le mépris qu'on lui avait témoigné d'une manière proportionnée au cas qu'il faisait de lui-même, les vengeances devinrent terribles, et les hommes sanguinaires et cruels. Voilà précisément le degré où étaient parvenus la plupart des peuples sauvages qui nous sont connus ; et c'est faute d'avoir suffisamment distingué les idées, et remarqué combien ces peuples étaient déjà loin du premier état de nature, que plusieurs se sont hâtés de conclure que l'homme est naturellement cruel et qu'il a besoin de police pour l'adoucir.

(...) L'exemple des sauvages qu'on a presque tous trouvés à ce point semble confirmer que le genre humain était fait pour y rester toujours, que cet état est la véritable jeunesse du monde, et que tous les progrès ultérieurs ont été en apparence autant de pas vers la perfection de l'individu, et en effet vers la décrépitude de l'espèce.

Tant que les hommes se contentèrent de leurs cabanes rustiques (...) en un mot tant qu'ils ne s'appliquèrent qu'à des ouvrages qu'un seul pouvait faire, et qu'à des arts qui n'avaient pas besoin du concours de plusieurs mains, ils vécurent libres, sains, bons et heureux (...) mais dès l'instant qu'un homme eut besoin du secours d'un autre ; dès qu'on s'aperçut qu'il était utile à un seul d'avoir des provisions pour deux, l'égalité disparut, **la propriété s'introduisit**, le travail devint nécessaire et les vastes forêts se changèrent en des campagnes riantes qu'il fallut arroser de la sueur des hommes, et dans lesquelles on vit bientôt l'esclavage et la misère germer et croître avec les moissons.

La métallurgie et l'agriculture furent les deux arts dont l'invention produisit cette grande révolution. (...)

De la culture des terres s'ensuivit nécessairement leur partage, et de la propriété une fois reconnue les premières règles de justice : car pour rendre à chacun le sien, il faut que chacun puisse avoir quelque chose (...) cette origine est d'autant plus naturelle qu'il est impossible de concevoir l'idée de propriété naissant d'ailleurs que de la main-d'oeuvre.

(...) Les choses en cet état eussent pu demeurer égales, si les talents eussent été égaux, et que, par exemple, l'emploi du fer et la consommation des denrées eussent toujours fait une balance exacte ; mais la proportion que rien ne maintenait fut bientôt rompue ; le plus fort faisait plus d'ouvrage ; le plus adroit tirait meilleur parti du sien ; le plus ingénieux trouvait des moyens d'abrégier le travail (...) C'est ainsi que l'inégalité naturelle se déploie insensiblement avec celle de combinaison et que les différences des hommes, développées par celles des circonstances, se rendent plus sensibles (...)

Les choses étant parvenues à ce point, il est facile d'imaginer le reste. Je ne m'arrêterai pas à décrire l'invention successive des autres arts, le progrès des langues, l'épreuve et l'emploi des talents, l'inégalité des fortunes, l'usage ou l'abus des richesses, ni tous les détails qui suivent de ceux-ci, et que chacun peut aisément suppléer. Je me bornerai à jeter un coup d'oeil sur le genre humain placé dans ce nouvel ordre de choses.

Voilà donc toutes nos facultés développées, la mémoire et l'imagination en jeu, l'amour-propre intéressé, la raison rendue active et l'esprit arrivé presque au terme de la perfection dont il est susceptible. Voilà toutes les qualités naturelles mises en action, le rang et le sort de chaque homme établi, non seulement sur la quantité des biens et le pouvoir de servir ou de nuire, mais sur l'esprit, la beauté, la force ou l'adresse, sur le mérite ou les talents, et ces qualités étant les seules qui pouvaient attirer de la considération, il fallut bientôt les avoir ou les affecter, il fallut pour son avantage se montrer autre que ce qu'on était en effet. Etre et paraître devinrent deux choses tout à fait différentes, et de cette distinction sortirent le faste imposant, la ruse trompeuse, et tous les vices qui en sont le cortège. »

Starobinski : *Rousseau enchaîne de la sorte toute une série de « moments » qui se conditionnent les uns les autres, et que l'homme parcourt du fait de sa perfectibilité. A l'obstacle naturel s'oppose le travail ; celui-ci provoque la naissance de la réflexion, laquelle produit « le*

premier mouvement d'orgueil »

Avec la réflexion finit l'homme de la nature et commence « l'homme de l'homme ». La chute n'est autre que l'intrusion de l'orgueil ; l'équilibre de l'être sensitif est rompu ; l'homme perd le bienfait de la coïncidence innocente et spontanée avec lui-même. Si la nature « nous a destinés à être sains, j'ose presque assurer que l'état de réflexion est un état contre nature, et que l'homme qui médite est un animal dépravé ». Alors va commencer la division active entre le moi et l'autre ; l'amour propre vient pervertir l'innocent amour de soi, les vices naissent, la société se constitue. Et tandis que la raison se perfectionne, la propriété et l'inégalité s'introduisent parmi les hommes, le mien et le tien se séparent toujours davantage. La rupture entre être et paraître marque désormais le triomphe du « factice », l'écart toujours plus grand qui nous éloigne non pas seulement de la nature extérieure, mais de notre nature intérieure.

(...) L'homme s'aliène dans son apparence, Rousseau présente le paraître à la fois comme conséquence et comme la cause des transformations économique. De fait, Rousseau lie profondément le problème moral et le problème économique. L'homme social, dont l'existence n'est plus autonome mais relative, invente sans cesse de nouveaux désirs qu'il ne peut satisfaire par lui-même. Il lui faut des richesses et du prestige : il veut posséder des objets et dominer des consciences. Il ne croit être lui-même que lorsque les autres le « considèrent » et le respectent pour sa fortune et son apparence. Catégorie abstraite, d'où toutes sortes de maux pourront découler, le paraître explique à la fois la division intérieure de l'homme civilisé, sa servitude, et le caractère illimité des besoins. »

Cours : pourquoi l'homme sort-il de l'état de nature ? A cause des obstacles naturels, qui vont le contraindre à travailler, à fabriquer des outils. Ici, la nécessité de se regrouper pour plus d'efficacité se fait ressentir.

→ **problème :** au moment où les hommes commencent à vivre en société, une faculté psychologique absente à l'état de nature va se développer : **la réflexion**. C'est précisément cette capacité de réfléchir qui, aux yeux de Rousseau, va pervertir l'homme pour 2 raisons :

a – **la réflexion va annihiler le sentiment de pitié que j'éprouve spontanément, en provoquant une mise à distance par rapport à la situation.** C'est le thème de la froideur de la raison, du calcul rationnel *froid*. La raison en ce sens s'oppose au sentiment, au cœur. Cf Pascal : le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas. **On peut sur ce point consulter la lettre de Willy Just.**

b – **La réflexion engendre l'amour propre :** la réflexion désigne essentiellement pour Rousseau la faculté de comparer, de juger. Quand il ne réfléchit pas, l'esprit est purement passif, et l'individu n'a que des sensations, des impressions sensibles. Mais avec la capacité réflexive, l'homme réussit à manipuler ces sensations, à les comparer entre elles ; avec la capacité réflexive, l'individu devient proprement libre. La réflexion signe **l'activité** et, partant, **la liberté** de l'esprit.

→ mais si la réflexion est la faculté de comparer, alors l'homme qui vit en société comparera les choses entre elles, mais également les autres à lui-même. De là va naître un désir : le désir de *paraître* le plus prestigieux. Rousseau précise cette idée en écrivant que **la réflexion engendre l'amour propre**.

→ le texte de Rousseau nous apprend que l'amour-propre n'est pas un sentiment naturel, et qu'il naît à l'état de société (de culture). L'amour-propre désigne une passion artificielle qui consiste à se préférer aux autres. Bien plus l'amour-propre porte en soi un projet contradictoire, **puisqu'il vise à faire en sorte que l'autre m'aime plus qu'il ne s'aime lui-même**. En effet, l'homme qui se compare aux autres va désormais exister dans le regard de l'autre. Ce qui l'intéressera sera l'opinion que les autres se font de lui-même. Ce sera l'homme de l'opinion.

→ **avec l'état civil naît l'opinion** : les critères qui font qu'une personne est plus estimée qu'une autre (la force, la richesse, le vêtement...). Il faut réfléchir à tout ce que nous faisons.

→ **le désir de reconnaissance va alors engendrer l'inégalité** puisque certains **vont s'approprier plus que d'autres**, appropriation qui engage le vice. Rousseau, à la différence de René Girard, voit dans le désir de reconnaissance une dégénérescence due à la « civilisation » qui avilit et dénature les hommes.

Le but de l'éducation dans l'Emile : il s'agit de faire en sorte que, dès son plus jeune âge, Emile apprenne à cerner le jeu de l'opinion, en comprenant que l'opinion que les hommes portent les uns sur les autres repose sur des besoins *imaginaires*, artificiels.

Conclusion : avec l'état civil naît la mise en relation des hommes, non seulement sur le plan concret, mais également sur le plan imaginaire. Les hommes réfléchissent, et donc se comparent. Rousseau écrit que cette réflexion dégrade l'amour de soi en amour-propre. Ainsi les individus ne seront-ils plus occupés qu'à paraître aux yeux des autres, sans se soucier de leur véritable valeur. Tout l'enjeu de l'éducation d'Emile consistera à faire en sorte que l'amour-propre n'apparaisse pas chez l'enfant.

La neutralisation de l'amour-propre dans l'Emile :

Pour Rousseau, le développement et l'orientation des passions naissantes sont solidaires du développement et de la justesse des idées (n79). Désormais, Emile est en mesure de se comparer avec ses semblables, et Rousseau note sur ce point : « Mon Emile n'ayant jusqu'à présent regardé que lui-même, le premier regard qu'il jette sur ses semblables le porte à se comparer avec eux ; et le premier sentiment qu'excite en lui cette comparaison est de désirer la première place. Voilà le point où l'amour de soi se change en amour-propre, et où commencent à naître toutes les passions qui tiennent de celle-là. Mais pour décider si celles de ces passions qui domineront son caractère seront humaines et douces, ou cruelles et malfaisantes (...) il faut savoir à quelle place il se sentira parmi les hommes »

→ il conviendra d'orienter l'amour-propre vers la naissance des passions « humaines et douces » → or si les passions reposent sur des comparaisons, **il faut rappeler que c'est le jeu des comparaisons qui détermine leurs objets.**

→ **l'opinion multiplie les objets des passions en créant des besoins imaginaires permettant d'objectiver une différence entre les hommes.** Afin qu'Emile saisisse le jeu de l'opinion, *il est donc nécessaire que ce dernier étudie les rapports qu'entretiennent les hommes entre eux* [= pour qu'Emile découvre le tableau de l'inégalité]. C'est l'âge de l'étude de l'homme, et Rousseau réintroduit l'étude de l'Histoire. Rousseau découvre le tableau de l'inégalité, et donc une forme de désordre [le livre III l'avait rendu sensible à la nécessité d'une certaine égalité économique]. Bien plus, Emile en comprend la cause, puisque conscient de ses réels besoins, il voit dans le jeu de l'opinion la source du malheur et de la dépendance des hommes. **Risque :** se sentant plus heureux, Emile pourrait croire qu'il est plus méritant que les autres, et c'est de cette vanité qu'il faut le prévenir. Pour ce faire, le jeune homme doit se savoir susceptible de faillir ; il conviendra donc de le laisser faire des erreurs qui le placeront dans des situations difficiles dont il a toujours fait l'expérience chez autrui, ce qui évitera de l'aggraver.

→ si l'on récapitule cet aspect du Traité d'éducation, on voit bien que la vertu du jeune homme n'est autre que **le fruit de l'éducation de la réflexion**. Si Emile comprend le malheur des hommes, c'est d'abord parce qu'il n'est pas la dupe de l'opinion. Il connaît son véritable rapport avec les choses [il comprend le sens de la nécessité], connaissance qui résulte d'un travail qui commence aux Livres I et II où il fut question des premières comparaisons relatives à l'intérêt sensible et présent. Mais cette première appréhension est solidaire de la

compréhension du rapport entre les hommes, tout comme de la place qu'Emile s'attribue dans ce rapport. Plutôt que de désirer plus, Emile se sait avant tout plus heureux que les autres, sans en retirer un sentiment d'orgueil.

→ but de l'éducation : bannir tout élément d'orgueil de la faculté spéculative.

Amour propre/amour de soi :

« Il ne faut pas confondre l'amour-propre et l'amour de soi-même, deux passions très différentes par leur nature et par leurs effets. L'amour de soi-même est un sentiment naturel qui porte tout animal à veiller à sa propre conservation, et qui, dirigé dans l'homme par la raison et modifié par la pitié, produit l'humanité et la vertu. L'amour-propre n'est qu'un sentiment relatif, factice, et né dans la société, qui porte chaque individu à faire plus de cas de soi que de tout autre, qui inspire aux hommes tous les maux qu'ils se font mutuellement, et qui est la véritable source de l'honneur.

Ceci bien entendu, je dis que, dans notre état primitif, dans le véritable état de nature, l'amour-propre n'existe pas; car chaque homme en particulier se regardant lui-même comme le seul spectateur qui l'observe, comme le seul être dans l'univers qui prenne intérêt à lui, comme le seul juge de son propre mérite, il n'est pas possible qu'un sentiment qui prend sa source dans des comparaisons qu'il n'est pas à portée de faire puisse germer dans son âme par la même raison, cet homme ne saurait avoir ni haine ni désir de vengeance, passions qui ne peuvent naître que de l'opinion de quelque offense reçue; et comme c'est le mépris ou l'intention de nuire, et non le mal, qui constitue l'offense, des hommes qui ne savent ni s'apprécier ni se comparer peuvent se faire beaucoup de violences mutuelles quand il leur en revient quelque avantage, sans jamais s'offenser réciproquement. En un mot, chaque homme, ne voyant guère ses semblables que comme il verrait des animaux d'une autre espèce, peut ravir la proie au plus faible ou céder la sienne au plus fort, sans envisager ces rapines que comme des événements naturels, sans le moindre mouvement d'insolence ou de dépit, et sans autre passion que la douleur ou la joie d'un bon ou mauvais succès ».

Rousseau. Notes de la page 58 du *Discours sur l'origine de l'inégalité*, dans *Du contrat social et autres textes*. Garnier Flammarion, 1962. p. 118.

La critique du désir de reconnaissance :

« L'homme sauvage et l'homme civilisé diffèrent tellement par le fond du cœur et des inclinations que ce qui fait le bonheur suprême de l'un réduirait l'autre au désespoir. Le premier ne respire que le repos et la liberté, il ne veut que vivre et rester oisif, et l'ataraxie même du Stoïcien n'approche pas de sa profonde indifférence pour tout autre objet. Au contraire le citoyen toujours actif sue, s'agite, se tourmente sans cesse pour chercher des occupations toujours plus laborieuses : il travaille jusqu'à la mort, il y court même pour se mettre en état de service, on renonce à la vie pour acquérir l'immortalité. Il fait sa cour aux grands qu'il hait et aux riches qu'il méprise, il n'épargne rien pour obtenir l'honneur de les servir, il se vante orgueilleusement de sa bassesse et de leur protection, et fier de son esclavage, il parle avec dédain de ceux qui n'ont pas l'honneur de les partager. Quel spectacle pour un Caraïbe, que les travaux pénibles et enviés d'un Ministère Européen ! Combien de morts cruelles ne préférerait pas cet indolent sauvage à l'horreur d'une pareille vue qui souvent n'est pas même adoucie par le plaisir de bien faire ? Mais pour voir le but de tant de soins, il faudrait que ces mots, *puissance* et *réputation*, eussent un sens dans son esprit, qu'il apprît qu'il y a une sorte d'hommes qui comptent pour quelque chose les regards du reste de l'univers, qui savent être heureux et contents d'eux-mêmes, sur le témoignage d'autrui plutôt que sur le leur propre. Telle est, en effet, la véritable cause de toutes ces différences : le sauvage vit en lui-même ; l'homme sociable toujours hors de lui ne sait vivre que dans l'opinion des autres, et c'est, pour ainsi dire, de leur seul jugement qu'il tire le sentiment de sa propre existence. »

Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, II

Réflexion et sentiment :

« C'est la raison qui engendre l'amour-propre, et c'est la réflexion qui le fortifie; c'est elle qui replie l'homme sur lui-même; c'est elle qui le sépare de tout ce qui le gêne et l'afflige. C'est la philosophie qui l'isole; c'est par elle qu'il dit en secret, à l'aspect d'un homme souffrant : "péris si tu veux, je suis en sûreté." Il n'y a plus que les dangers de la société toute entière qui troublent le sommeil tranquille du philosophe et qui l'arrachent de son lit. On peut impunément égorger son semblable sous sa fenêtre; il n'a qu'à mettre ses mains sur ses oreilles et s'argumenter un peu pour empêcher la nature qui se révolte en lui de l'identifier avec celui qu'on assassine. L'homme sauvage n'a point cet admirable talent; et faute de sagesse et de raison, on le voit toujours se livrer étourdiment au premier sentiment de l'humanité. »

***Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, Première partie.**